

LAO She

LE POUSSE-POUSSE

Roman traduit du chinois
par François Cheng et Anne Cheng



Picquier poche

Extrait de la publication

LAO She

LE POUSSE-POUSSE

Roman traduit du chinois

par François Cheng et Anne Cheng



*Éditions
Philippe Picquier*

- © 1936, Lao She
- © 1973, Editions Robert Laffont, pour la traduction française
- © Librairie Générale Française pour l'édition augmentée
- © 1990, 1995, Editions Philippe Picquier, pour la présente édition et la préface

Mas de Vert
13200 Arles

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-211-3

ISSN : 1251-6007

Préface

Il est des romanciers qui connaissent un destin semblable à celui des personnages qu'ils ont eux-mêmes inventés : Lao She est un de ceux-là. Écrivain de renommée internationale, salué à l'étranger comme un des plus grands de son temps dès le lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et consacré « Artiste du peuple » dès le lendemain de l'instauration du régime communiste en Chine, il meurt en 1966 dans des circonstances encore non éclaircies (malgré la thèse officielle du suicide), mais de toute évidence dramatiques.

Les œuvres de Lao She font désormais figure de « classiques » dans le patrimoine culturel chinois, mais il reste une « énigme Lao She ». Rien, de ses origines modestes, ne laissait prévoir un destin aussi exceptionnel. Né en 1899 à Pékin dans une famille mandchoue dont le père, simple garde du Palais Impérial, est tué un an après lors du conflit des Boxeurs, Lao She, malgré ce début difficile dans la vie, réussit à faire des études qui le mèneront à une carrière d'enseignant. En 1924, le jeune homme qui a été témoin, sans y prendre une part active, du mouvement du 4 mai 1919 et qui a entre-temps reçu le baptême chrétien, s'embarque pour l'Europe, destination Londres. C'est dans cette métropole d'Extrême-Orient, dans ce décentrement absolu que Lao She se met à écrire : trois romans coup sur coup (*La Philosophie de*

Lao Zhang, Zhao Ziyue et *Messieurs Ma père et fils*), où éclatent son goût pour la satire, son humour et sa verve toute pékinoise.

1930 : Lao She revient en Chine précédé déjà d'une solide réputation d'humoriste, mais les sept années qui suivent peuvent être considérées comme les « années d'or » de sa carrière. Romans et nouvelles se succèdent en tir serré, montrant un Lao She au sommet de son art. *La Cité des chats, Divorce, Histoire de ma vie*, pour n'en citer que quelques-uns¹ et, à la toute fin de cette période de maturité, *Le Pousse-pousse*, d'abord paru par épisodes dans une revue entre 1936 et 1937, à la veille de l'invasion japonaise, et publié sous forme de livre en 1939.

Le Pousse-pousse marque véritablement un point d'orgue dans la carrière littéraire aussi bien que dans le destin personnel de Lao She, car, à partir de 1937, sa vie, comme celle de tous les Chinois, tombe sous le coup d'événements historiques dramatiques. L'invasion japonaise non seulement le contraint à l'exode intérieur mais le conduit aussi à produire une littérature de « résistance ». En 1946, Lao She, à qui la traduction américaine du *Pousse-pousse* a valu une réputation internationale, est invité aux États-Unis où il séjourne pendant que la Chine est livrée à la guerre civile. Mais dès 1949, il est l'un des intellectuels les plus prompts à répondre à l'invite du gouvernement communiste et rentre en Chine pour y devenir un personnage très officiel. Il a entre-temps achevé son grand roman *Quatre Générations sous un même toit* et continue à en écrire (*Sous la bannière rouge*, entre autres) mais sa production littéraire s'oriente alors nettement vers un genre plus « proche du peuple » : les pièces de théâtre (comme *La Maison de thé* de 1957).

1. De nombreuses œuvres de Lao She sont connues du public français grâce aux remarquables traductions de Paul Bady et Li Tche-houa.

1937 marque donc le début de l'engagement et, de ce fait, d'une écriture plus « idéologique » pour Lao She qui s'en était jusque-là bien gardé, et *Le Pousse-pousse* apparaît rétrospectivement comme la dernière œuvre de la période où Lao She se contentait d'être un humaniste. L'histoire de « Siang-tse le Chameau » (sobriquet qui a donné au roman son titre original) est celle d'un homme qui nous devient vite attachant et dont nous suivons avec une sympathie grandissante les démêlés, parfois humoristiques mais le plus souvent tragiques, avec la vie et la société.

Nous sommes dans le Pékin des années vingt et trente, un Pékin aujourd'hui disparu que Lao She fait vivre sous nos yeux : le petit peuple, surtout, avec ses métiers, ses petits trafics, sa langue savoureuse, ses misères et ses fêtes. Siang-tse est un brave gars de la campagne, plein de santé et d'idées simples, qui est venu à la ville avec la ferme conviction qu'en travaillant dur et en menant une vie honnête et austère de tireur de pousse, il pourra, à force d'économies, se faire une place au soleil. Or, le roman nous raconte la marche inéluctable de Siang-tse vers la déchéance, une sorte de chemin de croix sur lequel notre tireur va de désillusion en désillusion, de coup dur en coup dur qui chaque fois le font tomber toujours plus bas, et qui nous font comprendre – aussi incroyable que cela puisse paraître – comment un homme « normal » à tout point de vue peut finir écrasé et broyé par une société sans pitié jusqu'à devenir une loque que l'on n'ose même plus qualifier d'humaine.

De la profonde humanité de Siang-tse à sa déshumanisation par le fait de la société, il y a un itinéraire, un destin qui nous prend au cœur, malgré la distance dans l'espace et dans le temps, et sur lequel Lao She porte un témoignage passionné, mais exempt de toute « thèse »

idéologique. Comme l'a dit très justement un critique : « A une époque où tout ce qui s'écrit sur la Chine est classé comme étant représentatif d'une idéologie ou d'une autre, c'est si bon de trouver enfin un homme pleinement conscient qu'un peuple est fait d'individus et que ces individus sont des êtres humains. »

C'est sans doute dans l'humanisme de Lao She que réside la clé de l'universalité du *Pousse-pousse*, aujourd'hui transposé en de nombreuses langues, mais malheureusement trop souvent sur la base de la traduction américaine, parue en 1945, d'Evan King qui crut bien faire en changeant de son propre chef la fin du roman en *happy end* ! C'est donc la version « autorisée » qui est proposée aujourd'hui dans une traduction française rééditée et remaniée. Bonne route, Pousse-pousse !

Anne CHENG

1

Siang-tse avec qui nous allons faire connaissance n'a rien d'un chameau. « Chameau », ce n'est qu'un surnom. Commençons donc par présenter Siang-tse le tireur de pousse-pousse, et nous évoquerons, en passant, son aventure avec les chameaux qui lui valurent ce surnom.

Il existe à Pékin plusieurs catégories de tireurs de pousse, suivant leur âge et la qualité de leur véhicule. Ceux qui sont jeunes et forts et qui ont des jambes lestes cherchent à louer des pousses élégants. Ils commencent et finissent leur journée à l'heure qui leur plaît. Avec leur pousse, ils se postent à un endroit fixé, à l'affût de clients riches qui demandent une course rapide. Avec un peu de chance, ils gagnent d'un seul coup un ou deux yuans. Il leur arrive aussi de passer toute une journée sans gagner de quoi payer la location. Mais cela leur est égal. Ces gens-là aspirent en général à deux choses : se placer comme tireur chez un particulier, et surtout, posséder leur propre pousse. Car lorsqu'on a un pousse à soi, cela revient au même de travailler pour un particulier ou de chercher des clients soi-même.

Les tireurs un peu plus âgés forment une autre catégorie. Ayant une santé moins robuste, ou une famille à charge, ils ne peuvent se payer le luxe de perdre une journée ; la plupart se contentent de louer un pousse en moins bon état. Toutefois, comme ils se présentent encore bien, ils peuvent continuer à se permettre un certain aplomb au moment de marchander le prix. Dans cette catégorie, il y

en a qui travaillent la journée entière, d'autres seulement la demi-journée ; ces derniers préfèrent en général le travail de nuit, ou plus exactement, de quatre heures de l'après-midi jusqu'au lendemain matin, et cela hiver comme été. Naturellement, courir dans le noir demande plus d'attention et de dextérité, mais permet de gagner davantage.

Les plus de quarante ans et les moins de vingt ans ne font pas partie des deux catégories que nous venons de définir. Avec un pousse en piteux état, n'ayant pas le courage de travailler la nuit, ils sont obligés de commencer tôt. Du lever du soleil jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi, ils s'efforcent de récupérer les frais de location et de gagner leur bol de riz quotidien. Un véhicule défectueux, une vitesse qui laisse à désirer, autant de handicaps qui les empêchent de se montrer exigeants pour le prix et les obligent à accepter n'importe quelle course. On les voit même traîner des marchandises de toutes sortes sur les marchés.

Ici, une précision. Les moins de vingt ans – il y en a qui font le métier à partir de douze ans – ont rarement l'espoir de devenir des tireurs superbes à vingt ans. Commencer trop jeune ne favorise pas spécialement la croissance. Même en continuant toute leur vie, ils ne connaîtront jamais l'orgueil de ceux qui courent la tête haute. Quant aux plus de quarante ans, certains ont au minimum une dizaine d'années d'ancienneté. Leurs muscles relâchés les relèguent derrière les autres ; ils savent que, tôt ou tard, ils mourront d'une culbute sur la chaussée. En attendant, leur style, leur art de discuter le prix et ce chic qu'ils ont de trouver le raccourci, rappellent encore leurs heures de gloire passées. Néanmoins, ils peuvent s'estimer heureux en comparaison avec d'autres tireurs du même âge, nouveaux venus dans la profession : ouvriers en chômage, petits marchands en faillite, agents de police licenciés... Après avoir tout

perdu, tout vendu, ceux-ci essuient leurs larmes et s'engagent sur cette voie de mort. Sans force, sans expérience, sans amis, ils encaissent les insultes, parfois même de la part des autres tireurs ; halant un pousse branlant dont les pneus crèvent plusieurs fois par jour, ils doivent sans cesse s'excuser auprès de leurs clients. Pour eux, quinze piécettes de cuivre pour une course, c'est une aubaine !

Du fait de circonstances géographiques ou de connaissances particulières, on peut encore délimiter une catégorie de tireurs d'une espèce différente. Ceux qui habitent près du quartier de Si-yuan, à l'ouest, ou de Hai-tian, s'arrangent naturellement pour faire les courses jusqu'à la colline de l'Ouest, à Yan-king ou à Ts'ing-houa. De même, ceux qui sont hors de la porte An-ting vont volontiers à K'ing-ho ou à Pei-yuan, au nord, et ceux qui sont hors de la porte de Yong-ting vont à Nan-yuan, au sud... Tous ces tireurs-là ne font que les longues courses. C'est bien plus exaltant de gagner, d'un seul coup, une somme rondelette que de ramasser des pièces une par une. Toutefois, ils n'égalent pas encore ceux de Tong-kiao-min-hiang, quartier célèbre de légations étrangères. Ceux-là se font un honneur de conduire d'une seule traite les clients étrangers de Tong-kiao-min-hiang à la colline de Yu-K'iuan, au jardin Yi-ho ou même à la colline de l'Ouest. Bien sûr, ils ont le souffle plus long, mais un autre atout leur permet de monopoliser ce privilège auquel ne sauraient prétendre les autres tireurs : ils savent baragouiner un peu de langues étrangères. Et les quelques mots étrangers de leur répertoire, ils ne les révèlent aux autres sous aucun prétexte. D'autre part, ils sont les seuls à comprendre la prononciation affreuse des soldats anglais ou français, lorsqu'ils mâchonnent des noms de lieux comme Wancheou-chan, Yong-ho-kong, Pa-ta-hou-t'ong, etc. Leur manière de courir les distingue également des autres. La tête légèrement baissée,

le regard fixé droit devant eux, le pas bien cadencé, ils courent en se serrant le plus près possible contre le bord de la chaussée, avec un air de spécialiste qui ne daigne pas se mêler aux ignorants. Ils ne portent pas de blouse comme les autres, mais une veste blanche à manches longues et un pantalon blanc ou noir. Le bas du pantalon, très large, est resserré à la cheville par un ruban. Leurs chaussures de toile à bout carré ont une semelle épaisse bien nattée. L'ensemble donne une impression de netteté, de propreté et de distinction. Devant pareil équipement, les autres tireurs renoncent à leur disputer les clients et même à rivaliser de vitesse avec eux ; ils les considèrent comme étrangers à leur milieu.

Grâce à cette analyse préliminaire, nous pouvons situer Siang-tse avec la précision d'un ouvrier qui insère une vis dans une machine. Siang-tse, avant de porter le surnom de « Chameau », était un tireur relativement libre : il appartenait à la catégorie des jeunes, il avait son pousse à lui et sa vie à lui, bref, un tireur de la classe supérieure.

Cela n'avait pas été facile. Un an, deux ans, puis trois ou quatre autres de travail et de privations. Une goutte de sueur, deux gouttes, puis des centaines de milliers de gouttes de sueur ; tant de luttes et de souffrances pour acquérir un pousse. C'était la décoration que reçoit un soldat qui a fait toutes les campagnes.

Il nous faut cependant revenir en arrière. A l'époque où il était encore obligé de louer un pousse, il avait l'impression d'être un diabolito qu'on faisait tourner en tous sens. Mais dans ce tourbillon, il ne perdait pas pied. Il avait toujours en vue ce véhicule lointain qui lui apporterait la liberté et l'indépendance et lui serait aussi cher que ses propres membres. Avec un tel engin, il n'aurait plus besoin de courber l'échine devant les loueurs. Il lui suffirait chaque jour d'un peu d'énergie pour s'assurer son bol de riz.

Il ne craignait nullement de travailler dur et n'avait pas les mauvaises habitudes des autres tireurs. Son intelligence et son application lui permettaient de réussir. S'il avait eu, au départ, de meilleures conditions de vie, il n'eût pas été amené à exercer ce métier qu'on qualifiait de « cercle de caoutchouc ». Malheureusement, il n'avait pas le choix. Mais qu'à cela ne tienne ! Là aussi, il réussirait à force de travail et d'astuce. Même en enfer, il serait un bon diable.

Ayant grandi à la campagne et perdu ses parents très tôt, il était arrivé en ville à l'âge de dix-huit ans. Avec la robustesse et l'honnêteté foncière d'un campagnard, il avait tâté de tous les métiers qui ne demandaient que de la force physique. Il ne fut pas long à comprendre que le métier de tireur permettait de gagner le plus d'argent. Et puis, c'était varié, plein de surprises agréables ; par exemple, lorsqu'un client vous paie plus que prévu. Il savait cependant que ces chances n'étaient pas dues au hasard. Encore faut-il que le bonhomme et son pousse soient de qualité ! Lui, Siang-tse, pouvait y prétendre. De la force, il en avait à revendre. Mais sans expérience, il n'osait pas manier tout de suite un pousse chic. Il avait cependant confiance. Fort comme il l'était, il n'aurait pas de mal à acquérir la technique en quinze jours. Une fois celle-ci acquise, il louerait un pousse neuf et travaillerait chez un particulier. Et puis, après un ou deux ans, voire trois ou quatre, de vaches maigres, il aurait son pousse à lui, le plus pimpant de tous !

Il était en avance pour son âge. A vingt ans à peine, il était déjà grand et fort comme un adulte, bien que ses membres n'eussent pas encore pris leur forme définitive et que son air restât enfantin et tant soit peu espiègle. Pour un tireur de première classe, c'en était un ! Avant d'essayer le métier, il avait réfléchi à la manière de serrer davantage sa taille, pour mettre en valeur son buste droit et sa poitrine large comme un éventail de fer. Il

penchait la tête pour admirer ses épaules – comme elles étaient musclées et imposantes ! La taille bien serrée, il mit un pantalon large en tissu blanc, attaché en bas par une mince corde de boyaux de coq tressés. Cela semblait agrandir encore ses pieds hors série. Pas de doute, il serait un tireur émérite ! Il se mettait alors à rire tout seul, un peu bêtement.

D'aspect plutôt quelconque, il attirait l'attention par la vivacité de son visage. Une tête pas trop grosse, des yeux ronds, un nez charnu, deux sourcils courts, mais épais, un crâne rasé et luisant. Point de chair en trop sous la mâchoire, le cou presque aussi gros que la tête. Il avait toujours les joues rouges ; entre la pommette et l'oreille droite, brillait la trace d'une ancienne cicatrice – enfant, il avait été mordu par un âne, alors qu'il dormait sous un arbre. Il ne soignait pas beaucoup son apparence et avait tendance à traiter son visage comme n'importe quelle autre partie de son corps. Il lui suffisait d'être fort et bien musclé. Il était encore capable, comme autrefois à la campagne, de se tenir longtemps sur la tête. Dans cette position, il avait la sensation d'être un arbre, parcouru de bout en bout par une force égale et pleine.

Vraiment, il ressemblait à un arbre : robuste, silencieux et vivant. Il avait conçu un plan, qu'il ne pouvait révéler aux autres. Parmi les tireurs, les ennuis de chacun servaient de sujet de conversation à tous. Au coin des rues, dans les maisons de thé, dans les cours, chacun racontait, en l'arrangeant, sa petite histoire, qui devenait un bien public et se propageait comme une chanson populaire. Siang-tse était un campagnard ; il n'avait pas la parole aussi rapide que les citadins. Il n'avait d'ailleurs aucune envie d'imiter ces mauvaises langues. Son his-toire, il la gardait pour lui-même. Ne gaspillant pas son temps en bavardages, il pouvait réfléchir tout à loisir.

Il décida donc d'être tireur, et tireur il devint. Ayant

loué un vieux poussa, il commença par s'exercer les jambes. Le premier jour, il ne gagna pas grand-chose. La deuxième journée fut plutôt bonne. Toutefois, il dut rester couché les deux jours suivants ; il lui fut impossible de soulever ses jambes, enflées comme deux courges. Stoïquement, il endura la douleur, sachant que c'était le lot de tout débutant.

Les pieds guéris, il osa enfin courir. C'était une sensation agréable. Désormais, il n'aurait plus peur de rien. Les noms des rues de Pékin, il en connaissait pas mal, même si parfois il allongeait le trajet ; ce n'était pas d'énergie qu'il manquait. Les techniques ne lui paraissaient pas non plus d'une difficulté insurmontable : pousser, tirer, soulever les brancards, les porter sur l'épaule, il expérimentait tout cela tour à tour. Il savait qu'il suffisait de faire attention et de ne pas chercher à devancer les autres pour ne jamais avoir de pépins. Quant à marchander le prix ou disputer les clients aux autres tireurs, étant donné qu'il avait la parole lente et le sang chaud, il n'était pas de taille à rivaliser avec des vétérans roublards. Conscient de cette faiblesse, il évitait d'aller dans les « stations ». Il recherchait plutôt les endroits calmes et retirés ; là, il pouvait discuter à l'aise le prix avec les clients. Parfois même, il ne demandait rien et se contentait de dire : « Montez donc. Vous me donnerez ce que vous voudrez. »

Il avait l'air si honnête et si sympathique que les gens ne pouvaient que lui faire confiance. Même s'ils avaient un doute, ils finissaient par penser que c'était un campagnard nouvellement arrivé et qui n'oserait pas exiger un prix. Lorsqu'ils demandaient : « Mais tu connais la rue ? » il répondait par un sourire, mi-naïf, mi-rusé, qui les désarmait.

Après deux ou trois semaines, il avait les jambes définitivement entraînées. Il trouvait son style « pas si mal » en vérité. Le style, c'est tout le standing d'un tireur. Ceux

qui ont les pieds plats et qui balayent le sol comme deux gros éventails de palmier, ce sont de nouvelles recrues venues de la campagne. D'autres, qui baissent la tête et qui font semblant de courir, alors qu'ils ne vont guère plus vite qu'un simple piéton, ce sont les vieux de plus de cinquante ans. D'autres enfin, qui sont expérimentés, mais démunis de force, adoptent un autre style : le dos courbé, ils courent en levant très haut les jambes ; chaque pas est accompagné d'un mouvement de tête. Ça fait de l'effet ; mais, en réalité, ils ne courent pas vite.

Siang-tse n'imitait pas ce style qui consistait à sauver l'honneur sous l'apparence. Lui, avec ses longues jambes, il faisait de grands pas. Les reins bien dressés, il courait sans bruit, sans agiter les brancards du pousse, de sorte que le client, sur son siège, éprouvait une sensation de confort et de sécurité. Et puis, quelle que fût la vitesse à laquelle il courait, il lui suffisait de donner un ou deux coups de pied légers pour s'arrêter net. Le buste penché en avant, il saisissait des deux mains, sans serrer, le bout des brancards ; sa force semblait pénétrer dans toutes les parties du pousse. Mobilité, précision, élégance, tels sont les mots qu'on peut employer pour qualifier son style. Courir vite sans donner l'impression de hâte, sans provoquer chez le client de l'appréhension, voilà une qualité rare, même chez les tireurs qui travaillent pour les particuliers.

Un jour enfin, il loua un pousse neuf. Il apprit en même temps qu'un pousse comme celui-là – en beau cuivre, avec capote imperméable et deux lampes – coûtait un peu plus de cent yuans. Mais si on n'était pas trop exigeant sur la peinture et la qualité du cuivre, cent yuans suffiraient amplement.

A cette pensée, il eut comme un sursaut : s'il mettait de côté dix centimes par jour, en mille jours, il aurait cent yuans. Mille jours ! Il n'arrivait pas à se figurer combien de temps cela représentait. Mais c'était décidé. Il aurait

son pousse à lui, même s'il lui fallait mille jours, dix mille jours. Dans une première étape, il travaillerait chez un particulier. Avec un patron qui recevait beaucoup, il aurait une dizaine de soirées par mois et ça lui permettrait de réunir à peu près deux ou trois yuans de pourboires. Ajouté à cela ce qu'il aurait économisé, en un an il réussirait à monter sa fortune à cinquante ou soixante yuans.

A la suite de ces spéculations, son rêve lui apparut soudain moins fou et même près de se réaliser. Il ne fumait pas, ne buvait pas et ne jouait pas non plus. Exempt de mauvaises habitudes, de soucis de famille, il ne rencontrait aucun obstacle sur le chemin de la réussite.

Il parvint à se faire embaucher par des particuliers. Cependant, la réalité n'était pas toujours conforme à ce qu'il escomptait. Il avait beau faire attention, il lui arrivait toujours quelque chose qui déplaisait à ses maîtres, et un beau jour on le congédiait. Parfois, il restait dans une famille deux ou trois mois, parfois huit ou dix jours seulement. Chaque fois qu'il était renvoyé, il devait chercher un nouveau patron, tout en travaillant au jour le jour. Pas un instant de répit ! Découragé, il s'efforçait néanmoins de travailler consciencieusement ; car il n'oubliait pas qu'il s'était juré d'épargner quelques sous chaque jour.

Que de fois ses nerfs furent sur le point de craquer ! Il n'arrivait plus à se concentrer. Tout en courant, il ruminait ses pensées. Il se sentait pris d'impatience et de peur. Était-il donc un bon à rien ? Aurait-il un jour son propre pousse ? Ses soucis le rendaient moins prudent. Il ne faisait plus attention aux débris de verre ou aux morceaux de métal qui crevaient les pneus. Souvent aussi, il heurtait les passants. Une fois même, dans une bousculade, il perdit un enjoliveur. S'il avait tranquillement travaillé pour un particulier, ce genre de chose ne lui serait pas

arrivé. Le pousse abîmé, il lui fallait indemniser le loueur – ce qui ne fit qu’augmenter sa mauvaise humeur. Par crainte de commettre d’autres imprudences, il lui arrivait de rester une journée au lit. Mais invariablement, le lendemain, il se réveillait rongé de remords. Plus il s’impatiait, plus sa vie devenait désordonnée.

Il finit par tomber malade. Après tout, sa santé n’était pas de fer. Il essaya de ne pas acheter de médicaments. Sa maladie s’aggravait. Il dut se soigner en restant plusieurs jours au lit. Autant de jours sans revenus et sans épargne. Après sa guérison, il dut se rattraper en mettant les bouchées doubles. Mais les sous ne s’accumulaient pas plus vite pour autant.

Trois ans après, il réunit enfin la somme de cent yuans. Il n’aurait pas pu attendre plus longtemps. Au départ, il avait envisagé l’achat d’un pousse dernier cri ; maintenant, il fallait partir de cent yuans et agir vite. Un incident quelconque pouvait lui faire perdre quelques yuans. Un pousse venait justement d’être terminé dans un garage et correspondait à peu près à ce qu’il désirait. L’engin coûtait en fait un peu plus de cent yuans ; mais la personne qui l’avait commandé et qui avait versé des arrhes n’avait pas pu, faute d’argent, retirer la marchandise. Le fabricant consentit à le céder à un prix moins élevé. Le visage tout rouge, les mains tremblantes, Siang-tse sortit de sa poche quatre-vingt-seize yuans et dit :

— Je veux ce pousse !

Le fabricant, voulant arriver à un chiffre rond, marchandant à grands renforts d’arguments. Il sortit le pousse du garage et le rentra. Il ouvrit la capote et la referma. Il pressa sur l’avertisseur en caoutchouc. Chacun de ses gestes était accompagné d’un flot d’éloges ronflants et pompeux. A la fin, il donna deux coups de pied dans les rayons en acier de la roue.

— Écoute-moi ça ! Ça résonne comme une cloche.

Prends-le. Tu me le renvoies dans la figure si tu trouves un seul rayon cassé ! Cent yuans, pas un centime de moins.

Siang-tse compta encore son argent.

— Je veux ce pousse. Voilà quatre-vingt-seize yuans.

Le fabricant, voyant qu'il avait affaire à un brave gars, après avoir jeté un coup d'œil sur l'argent puis sur Siang-tse, soupira :

— Prix d'ami. Le pousse est à toi. Garanti six mois. Sauf si tu casses le coffre, je répare gratuitement. Tiens, voilà la feuille de garantie.

Siang-tse, tremblant d'émotion, prit la feuille. Il était près de pleurer lorsqu'il saisit l'engin. Il le tira à l'écart et le contempla sous tous les angles. Sur un des côtés laqués du coffre, il chercha à se mirer. Plus il le regardait, plus il le trouvait ravissant. Ce pousse lui appartenait bel et bien ; même les points qui ne le satisfaisaient pas tout à fait paraissaient sans importance.

Après l'avoir longuement admiré, il s'assit sur le marchepied tout propre, les yeux fixés sur le tuyau luisant de l'avertisseur. Il se rappela qu'il avait vingt-deux ans. Ses parents étant morts quand il était très jeune, il avait oublié la date de son anniversaire ; depuis qu'il était en ville, il ne l'avait jamais fêté. Il décida que ce jour, mémorable entre tous, serait le jour de son anniversaire. Double anniversaire, le sien et celui de son pousse. Ce pousse était né, en quelque sorte, de sa sueur et de son sang. Il avait donc tout lieu de le traiter comme un être vivant.

Comment le fêter, ce double anniversaire ? Siang-tse eut une idée : le premier client serait un monsieur élégant, il le fallait. Oui, un homme ; pas une femme. Et, si possible, d'abord une course à la porte Ts'ien-men, et ensuite une autre jusqu'au marché Tong-an. Une fois là, il se paierait, dans une échoppe, un de ces repas ! — avec des galettes farcies de mouton grillé ! Après quoi, il